

PÈRE CYRILLE ARGENTI

PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN

2. CHAPITRE 3

Ces textes sont adaptés des émissions radiophoniques du Père Cyrille Argenti, diffusées sur Radio-Dialogue, radio œcuménique marseillaise dont il fut l'un des fondateurs.

Livret n° 59

Copyright : Radio-Dialogue 2009

CHAPITRE 3

« Voyez de quel grand amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu ; et nous le sommes ! Voilà pourquoi le monde ne peut pas nous connaître : car il n'a pas découvert Dieu. Mes bien-aimés, dès à présent nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que, lorsqu'Il paraîtra, nous Lui serons semblables, puisque nous Le verrons tel qu'Il est. Et quiconque fonde sur Lui une telle espérance se rend pur comme Jésus, Lui, est pur. Quiconque commet le péché commet aussi l'iniquité ; car le péché, c'est l'iniquité. Mais vous savez que Lui, Jésus, a paru pour enlever les péchés ; et il n'y a pas de péché en Lui. Quiconque demeure en Lui ne pèche plus. Quiconque pèche ne Le voit ni ne Le connaît. Mes petits enfants, que nul ne vous égare. Qui pratique la justice est juste, comme Lui, Jésus, est juste. Qui commet le péché est du diable, parce que depuis l'origine le diable est pécheur. Voici pourquoi a paru le Fils de Dieu : pour détruire les œuvres du diable. Quiconque est né de Dieu ne commet plus le péché, parce que sa semence demeure en lui ; et il ne peut plus pécher, parce qu'Il est né de Dieu. À ceci se révèlent les enfants de Dieu et les enfants du diable : quiconque ne pratique pas la justice n'est pas de Dieu, ni celui qui n'aime pas son frère » (v. 1-10).

Avons-nous découvert Dieu ?

Ce passage exprime deux idées. D'une part, comme le Fils unique de Dieu s'est fait homme, ceux qui s'unissent à Lui deviennent, à leur tour, fils de Dieu, enfants de Dieu. Lorsque nous avons été baptisés en Jésus Christ, lorsque nous nous sommes unis à Lui par la foi et le baptême, nous devenons enfants de Dieu, nous entrons dans une relation d'intimité avec le saint Créateur. D'autre part, « le monde ne peut pas nous connaître », nous, enfants de Dieu, « car il n'a pas découvert Dieu ».

Le mot « monde » dans l'Évangile, en particulier dans celui de Jean, a deux sens différents. Un sens positif, lorsque Jean lui-même dit : « Dieu a tellement aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle »¹ ; le monde signifie alors l'ensemble des hommes. Jean nous dit à quel point Dieu a aimé les hommes et toute la création, l'homme tel que Dieu l'a créé, l'homme créature de Dieu. Cependant, le mot « monde » a aussi un sens négatif, employé ici, et c'est ce même sens que Jésus évoque le Jeudi saint, lorsqu'Il prie son Père : « Je prie pour eux, Je ne prie pas pour le monde »². Il s'agit alors du monde profane, du monde déchu, qui s'est livré au prince de ce monde, donc le monde qui est extérieur ou étranger à Dieu, qui contient les enfants du démon.

Plus les hommes du monde s'éloignent de Dieu, plus leur cœur se durcit. On peut dire sans doute que le châtement suprême advient justement lorsque le cœur

est endurci, c'est-à-dire qu'il y a un éloignement de Dieu, lorsque la conscience devient tellement émoussée qu'elle ne peut plus entendre la Parole de Dieu, que l'homme devient sourd et aveugle.

Il n'y a cependant ici pas de désespoir : le monde « n'a pas découvert Dieu ». Jean ne dit pas qu'il ne peut pas le découvrir. Tant qu'il n'a pas découvert Dieu, il ne peut pas nous connaître, c'est un autre monde. Découvrir Dieu ! Il me semble que cette phrase est aussi une invitation aux hommes : « Avons-nous découvert Dieu ? Dieu n'est-Il pour nous qu'un mot ? » Il y a des gens pieux – je prends ce terme dans un sens un peu péjoratif – qui parlent tant et si souvent de Dieu que le mot n'a plus aucun sens et que l'on ne prête plus aucune attention à ce qu'ils disent. Il y a une différence entre parler de Dieu et découvrir Dieu comme une réalité vivante, découvrir le Dieu vivant – découvrir le Père, le Fils et le Saint Esprit – qui nous interpelle, qui entre dans notre vie, qui a des exigences à notre égard, qui nous aime, qui nous invite, qui nous sollicite, qui nous bouleverse, qui nous renverse, si je puis dire, qui nous convertit. Il y a tant de choses dans ce mot : « découvrir Dieu » ! Pour l'homme qui n'a pas découvert Dieu, cela n'a pas de sens de parler d'enfants de Dieu, de justice. Les mots de la religion n'ont aucune signification pour lui. J'aimerais que ceci soit une invitation à découvrir Dieu, le Dieu vivant, le Dieu qui est, le Dieu qui intervient, le Dieu qui vient et le Dieu qui aime.

De l'image à la ressemblance divine

Relisons le verset 2 : « Mes bien-aimés, dès à présent nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que lorsqu'Il paraîtra, nous Lui serons semblables, puisque nous Le verrons tel qu'Il est ». Jean reprend toujours la même idée pour la creuser toujours plus, suivant son style en spirale. Il avance lentement, en tournant en rond, mais chaque fois à un niveau plus profond. Ce verset nous renvoie avec évidence au récit de la création : « Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance »³. Les Pères, en particulier saint Basile, ont essayé de distinguer quelle pouvait bien être la différence entre l'image et la ressemblance. Je crois que saint Basile s'appuie justement sur ce verset où la ressemblance est mise au futur : « lorsqu'Il paraîtra, nous Lui serons semblables », alors que l'image est déjà acquise. Si le prêtre encense les fidèles pendant les offices, c'est justement parce qu'il discerne en chaque homme créé l'image de Dieu, renouvelée par le baptême. Il l'honore en l'encensant. Respectons chaque homme en découvrant en lui l'image de Dieu. Chaque homme est digne d'un infini respect, digne d'être encensé car le souffle de Dieu se cache en lui. Quels que soient les péchés d'un homme, quel que soit son passé, l'image de Dieu ne peut jamais être totalement effacée, car si le souffle de Dieu se retirait totalement, l'homme serait mort. Nous honorons donc chaque homme : « Ce que vous ferez au plus petit d'entre mes frères, c'est à Moi que vous l'aurez fait. »⁴ L'Esprit de Dieu mis en lui à la création a été renouvelé, l'image a été en quelque sorte rafraîchie, réimprimée par le baptême et c'est pourquoi, à la fin d'une cérémonie de baptême, les parents se mettent à genoux devant leur enfant et lui embrassent la main : il est devenu le temple vivant de Dieu.

Nous recevons le Saint Esprit lors du sacrement de chrismation, à la fin du baptême, mais nous L'avons déjà reçu lorsque nous avons été créés avec le souffle de Dieu. C'est donc finalement le don naturel de l'homme que d'être le temple du Saint Esprit. Évidemment, il a plus ou moins perdu ce don, selon son hérédité de péché. L'homme s'est éloigné de Dieu, s'est livré au malin et, par conséquent, l'Esprit saint s'est en quelque sorte retiré de lui sur la pointe des pieds. Après le baptême, Il revient : c'est le don du Christ qui nous donne le Saint Esprit. Dieu allume un feu dans le cœur de l'homme en le créant à son image, puis ce feu ne s'éteint pas totalement, il reste un peu de braises. Au moment du baptême, il semble que Dieu souffle sur cette braise de toutes ses forces et l'Esprit de Dieu revient, ranime la flamme, rayonne.

Revenons à la différence entre l'image et la ressemblance. Dieu a créé l'homme à son image. Dès à présent, l'image de Dieu en l'homme, c'est sa liberté, son intelligence, son amour et tout ce qu'il y a de bon en lui. Mais le semblable est au futur : nous lui « serons » semblables. Saint Basile dit que l'image est ce que Dieu nous a donné, alors que la ressemblance désigne ce qu'Il attend de nous. Nous devons améliorer l'image par notre propre liberté pour devenir de plus en plus semblables à notre modèle comme si nous étions une image à deux dimensions et que, petit à petit, en donnant à notre image une troisième dimension – le relief – elle devenait de plus en plus ressemblante. C'est notre œuvre, notre liberté qui, avec la collaboration de l'Esprit Saint, doit progressivement transformer l'image de Dieu en ressemblance. Le but de notre vie consiste à ressembler de plus en plus à Dieu, à développer l'image. En d'autres mots, Dieu ne nous transforme pas magiquement par le baptême, pas plus que par la création, Il ne nous fait parfaits. Il nous a créés très bons, dit la Genèse, ou très beaux (le texte grec dit *lion kalos*, très bien), mais pas parfaits.

La perfection, l'amélioration dépend de nous ; il faut que nous y participions, il faut que notre liberté y participe car quelle serait la perfection d'un être parfait qui n'aurait pas participé à son amélioration et à sa perfection ? Une perfection qui serait uniquement l'œuvre de notre Créateur et à laquelle nous n'aurions pas participé librement ne serait plus une perfection, puisque nous aurions été en quelque sorte faits, magiquement, parfaits. Nous ne sommes vraiment semblables à Dieu que si, comme Dieu, nous avons une certaine liberté et que, par conséquent, notre bonté finit par devenir aussi, un tout petit peu, notre œuvre. La ressemblance est cette notion dynamique de progrès qui va être le but de notre vie. Évidemment, ce sera aussi l'œuvre de Dieu, car sans l'Esprit de Dieu, nous ne pouvons pas Lui ressembler, mais nous sommes appelés, nous dit saint Paul, à « collaborer » avec Dieu (*synergo theo este* : « vous êtes des collaborateurs de Dieu »⁵) Dieu veut que nous « co-agissions », c'est par cette « co-action » que nous avons toute notre dignité d'images de Dieu, d'enfants de Dieu, ayant la liberté que Dieu nous a donnée. Quel risque terrible prend Dieu en créant l'homme libre ! le risque qu'il se retourne contre Lui ! mais aussi quel don merveilleux de pouvoir, comme Dieu, agir sur soi-même, avec sa grâce et son aide !

Je crois donc que cette phrase : « Nous lui serons semblables » a pour

conséquence : « Nous Le verrons tel qu'Il est ». Après nous avoir parlé de découvrir Dieu, saint Jean va ici plus loin : lorsque Dieu paraîtra, alors nous le verrons tel qu'Il est. Autre chose est de découvrir Dieu, autre chose est de Le voir tel qu'Il est. Nous en sommes à découvrir qu'Il existe, être conscient de sa présence, sans finalement Le voir. On Le pressent, on sent qu'Il est là, on Le sent agissant, réel, vivant, mais on ne Le voit pas. Cependant, nous Le verrons tel qu'Il est.

La conversion, début d'une marche vers Dieu

Je pense que la conversion est un changement de direction à 180 degrés. Tant que nos motivations étaient le désir et la peur, l'ambition, l'orgueil ou la crainte, tant que nous vivions pour posséder ou pour éviter le danger, tant que nous étions esclaves de la peur de la mort, pour citer l'épître aux Hébreux, tant que, comme l'âne, nous n'étions dirigés que par la carotte et le bâton, nous allions vers la mort, car il est bestial d'être manipulé ainsi. Lorsque l'on peut nous acheter par la carotte ou nous faire fuir par le bâton, où est notre liberté ? Nous sommes déterminés. Un homme qui n'est pas libre, un homme esclave de ses passions, on peut l'acheter et le corrompre, on peut le menacer et lui faire peur. La conversion est ce changement radical de direction où l'on décide désormais d'aller vers Dieu, où l'on répond à un appel et où, au lieu d'aller vers la mort – car le péché a une odeur de cadavre – au lieu d'aller vers l'esclavage – lorsque l'homme qui se met en colère dit : « C'était plus fort que moi » – au lieu d'aller vers celui qui a pouvoir de mort, on change de direction pour désirer aller vers Dieu, non seulement le désirer mais prendre la direction, se jeter à l'assaut de la Jérusalem céleste.

Pour se tourner vers Dieu, il faut pressentir qui Il est et où Il est. On ne peut prendre une direction que si l'on entrevoit le but. Si l'on a découvert que Dieu est et qu'Il est désirable, qu'Il est aimable, c'est-à-dire digne d'être aimé parce qu'Il nous aime, et que l'on désire aller vers Lui et devenir semblable à Lui pour Le voir tel qu'Il est, alors on s'engage dans une nouvelle direction. C'est une marche qui commence. La conversion est le début de cette marche, la réponse à cet appel.

Une chose me frappe aujourd'hui chez beaucoup de jeunes, entre 15 et 20 ans : ils s'intéressent à Dieu, ils écoutent, ils cherchent, mais ils ont peur, ils ne s'engagent pas, ils ne font pas le saut. Si l'on ne saute pas, on reste là comme le plongeur qui grelotte sur le plongoir, qui ne se jette jamais à l'eau et ne fera jamais l'expérience que l'eau le porte, que Dieu porte celui qui se jette dans ses bras. Finalement, croire en Dieu n'est pas un acte intellectuel. Celui qui est sur le plongoir peut peut-être étudier le principe d'Archimède et l'on peut le convaincre intellectuellement que s'il plonge, il flottera, mais tant qu'il n'a pas fait le saut, tant qu'il n'a pas fait l'expérience que l'eau le porte, il ne sera pas croyant. L'intellectuel peut arriver à la conviction que Dieu existe et cela peut l'aider à découvrir Dieu, mais tant qu'il n'a pas franchi le pas décisif de se jeter à l'eau en faisant confiance à Dieu – et c'est cela la foi – tant qu'il n'a pas expérimenté l'intervention de Dieu le soulevant et le portant parce qu'il s'est confié en Lui, il ne sera pas croyant. Il sera peut-être intellectuellement convaincu que Dieu existe, mais cela, les démons aussi le savent.

« Viens et vois » : c'est la phrase de Philippe à Nathanaël. Philippe avait dit d'abord à Nathanaël : « Celui dont ont parlé la Loi et les prophètes, le Messie, le Christ, nous L'avons trouvé. » « Et qui est-ce donc ? » « C'est Jésus de Nazareth. » « De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ? » demande Nathanaël. « Viens et vois. »⁶ C'était la réponse que Jésus avait donnée quelques heures plus tôt à André et Jean, au moment de son baptême, lorsqu'ils se mirent à marcher derrière Lui. Jésus se retourna alors : « Que cherchez-vous ? » « Où habites-Tu ? » « Viens et vois. »⁷ Ce n'est qu'en allant voir que nous passerons d'une recherche intellectuelle à une foi vivante. Il faut la recherche intellectuelle, elle est bonne, elle nous prépare, elle nous invite, mais il reste à se jeter à l'eau, à aller voir.

Dès l'instant où le jeune ose dire : « Je lis la Bible », il a déjà en quelque sorte pris position. Et le jeune hésite à prendre position : peut-être que la génération antérieure l'a tellement déçu, peut-être qu'il a tellement constaté le décalage entre les paroles des vieux et leurs actes, leur comportement, qu'il n'y croit pas trop. Ses parents se sont mariés, ils ont reçu le sacrement et puis ils ont divorcé. Alors lui va penser à deux fois avant de se marier. « Regardez ce que mes parents ont fait ! » Ou alors ils n'ont pas divorcé, mais ils ont transformé leur foyer en enfer par leurs disputes et le pauvre enfant qui a vécu dans cet enfer n'a pas envie d'en créer un lui-même. Pourtant, ces mêmes parents parlent sans doute de mariage, de sacrement, d'Église. Mais il se dit : « Tout cela, c'est du théâtre, ce n'est pas vrai, puisqu'ils ne le vivent pas ». Alors il cherche, il hésite, il attend et peut-être manquera-t-il le train quand il passera. « Je me tiens à la porte et Je frappe. Celui qui ouvre, Je viendrai dîner avec lui ! »⁸ C'est la phrase de Jésus Lui-même dans l'Apocalypse.

Il y a nécessairement dans la foi un aspect personnel et je crois que ce sont les protestants qui nous ont aidés à retrouver cela. Du fait que la société était devenue chrétienne et la foi souvent un acte collectif, du fait que l'Évangile avait transformé des sociétés tout entières – et cela pouvait être beau – la dimension personnelle de la foi s'était émoussée au profit d'une dimension sociologique. Ce n'était alors plus vraiment de la foi : on allait à l'église parce que c'était la coutume, cela se faisait, cela allait de soi, sans qu'il y ait une vraie démarche de conversion personnelle. Saint Paul dit : « Tout ce qui est fait sans foi est péché ». Il n'est pas neutre d'aller à l'église sans foi. Pratiquer sans foi est une sorte de blasphème permanent, c'est terrible, c'est atroce, c'est hypocrite, c'est pharisien. « Race de vipères, disaient Jean et Jésus aux Pharisiens, hypocrites ! Faites ce qu'ils disent mais non ce qu'ils font. » L'hypocrisie du pratiquant incroyant porte un tort effroyable à la vie en Christ. C'est caricaturer le Christ, c'est décourager, éloigner les gens de Lui. Ils disent : « Si c'est cela, les croyants... » S'il y a tant d'athées aujourd'hui, à qui la faute, sinon à nous, les croyants, qui ne mettons pas en pratique ce que nous disons, qui proclamons la vérité mais ne faisons pas la vérité, comme le dit saint Jean ?

Demeurer en Dieu pour ne pas pécher

« Quiconque fonde sur Lui une telle espérance [c'est-à-dire celle de voir Dieu tel qu'Il est] se rend pur comme Jésus est pur » (v. 3). Il convient de bien comprendre ce message : l'espérance de voir Dieu nous rend purs. Nous remarquons à nouveau ici chez saint Jean une réminiscence de la phrase des Béatitudes, du Sermon sur la montagne : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ». Cependant, ici, il renverse les termes : bienheureux ceux qui espèrent voir Dieu, car ils deviendront purs. Ainsi, nous commençons par désirer voir Dieu, ce désir nous rend purs et cette pureté nous permettra de réaliser le désir et, effectivement, de voir Dieu. Vous voyez qu'il y a là une sorte de progression. Jean part de la phrase des Béatitudes, mais nous montre aussi le processus pour y arriver.

D'où l'importance de la pureté, mot bien peu employé aujourd'hui, de même que le mot « humble », lui aussi considéré comme désuet. Cependant, un cœur attaché aux scories de ce monde, plein de désir de possession, n'est pas disponible, n'est pas un cœur pur. Son principal désir n'est pas de voir Dieu, mais de posséder la créature. Adorer la créature plutôt que le Créateur, c'est de l'idolâtrie. La grande mode actuelle n'est-elle pas justement de fixer son regard sur le monde créé et non sur le Créateur ? La science est bonne et belle si elle est une recherche de vérité, mais lorsqu'elle concentre toute notre vie sur l'étude des objets et non plus sur le désir de voir Celui qui les a créés, lorsque tout devient objet de science, même l'homme, tout devient idole, on adore la créature plutôt que le Créateur. On ne pense qu'aux choses, qu'aux objets et où est Dieu ? Pour avoir tout cela, il faut de l'argent, alors l'argent devient l'idole. Un jeune disait : « Mon dieu, c'est mon porte-monnaie » ; c'est le veau d'or ! Lorsque le but de la vie est de posséder la belle voiture ou la jolie femme, nous perdons notre liberté et nous sommes prêts à nous vendre pour obtenir ce que nous désirons.

Lorsque posséder devient le but de la vie, on ne recule plus devant les moyens pour obtenir l'objet de nos désirs. Cela nous conduit à ce que Jean appelle, au verset suivant, le péché et l'iniquité : « Quiconque commet le péché commet aussi l'iniquité. Or vous savez que Lui, Jésus, est venu pour enlever les péchés et qu'il n'y a pas de péché en Lui. Quiconque demeure en Lui ne pèche plus. Quiconque pèche ne Le voit ni ne Le connaît » (v. 4-6). Cela nous paraît-il trop optimiste ? Vous voyez comment saint Jean associe la foi et la conduite, ce que l'on appelle la religion et la morale. Si l'on sépare les deux, alors on pèche et l'on ne demeure plus en Dieu. Dès que l'on est en Lui, en communion avec le Christ, on ne pèche plus. Malheureusement, on ne reste pas en Lui. D'où la nécessité de la vigilance. Tant que l'on demeure en Lui, on ne pèche pas, mais si l'on se laisse distraire... Les Pères insistent beaucoup sur cette notion de distraction, on se laisse distraire de l'essentiel, on se laisse séduire par ce qui brille, on ne demeure plus en Lui, alors on pèche et on ne Le voit plus ni on ne Le connaît. *Diabolo*, en grec, c'est « mettre entre », c'est mettre quelque chose entre nous et Dieu, ou nous et notre frère, c'est à la fois diviser et calomnier.

« Mes petits-enfants, que nul ne vous égare. Qui pratique la justice est juste, comme Lui, Jésus, est juste. Qui commet le péché est du diable, parce que depuis l'origine le diable est pécheur. Voilà pourquoi a paru le Fils de Dieu : pour détruire les œuvres du diable » (v. 7-8). Qu'est-ce que cela a coûté au Christ ? La mort sur la Croix. C'est là qu'Il a détruit les œuvres du diable, c'est là la puissance de la Croix du Christ. Il a vaincu la mort, Il a vaincu le diable ! Dans l'office de Pâques on dit même qu'Il a trompé le diable, parce que ce dernier a cru qu'il tuait Jésus : « Il a englouti un corps et il a rencontré Dieu ! » Jésus a alors mis à sac les enfers. Quand le diable avait tué le Christ, il croyait s'être débarrassé de l'Amour et avoir triomphé ; mais il s'est retrouvé face à Dieu qui l'a vaincu. Le dictateur croit avoir tué le martyr et le martyr est encore bien plus fort après sa mort, le tyran est vaincu.

« Quiconque est né de Dieu ne commet plus le péché » (v. 9). La nouvelle naissance en Dieu, c'est le baptême. Par la foi et le baptême, une vie nouvelle commence, une vie d'enfant de Dieu. « Parce que sa semence demeure en Lui, il ne peut plus pécher, parce qu'il est né de Dieu » (v. 9). Jean revient constamment à cette idée que l'on ne pèche plus quand Dieu est en nous, quand on demeure en Dieu. « Seigneur Jésus Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur. » On conserve la présence de Dieu, on demeure en Lui avec vigilance pour ne pas pécher. La dernière phrase : « Quiconque ne pratique pas la justice n'est pas de Dieu, ni celui qui n'aime pas son frère » nous conduit à un nouveau développement sur l'amour et sur Caïn.

Aimer le frère qui nous hait

Les deux fils d'Adam font tous les deux une offrande à Dieu. Abel, qui est berger, offre à Dieu le plus bel agneau de son troupeau, tandis que son frère, Caïn, qui est cultivateur, lui offre des fruits. Dieu n'accepte pas l'offrande de Caïn et le texte de la Genèse ne nous dit pas pourquoi. On peut supposer que Dieu savait que Caïn n'aimait pas son frère, qu'il en était déjà jaloux. Une offrande faite à Dieu lorsque l'on a de la jalousie ou de la haine envers son frère n'est pas acceptable. Jésus nous le dit : « Si, au moment où tu vas offrir ton offrande à l'autel, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton don, va te réconcilier avec ton frère, puis tu viendras offrir ton don à l'autel »¹⁰. C'est pourquoi nous ne pouvons pas communier si nous avons de la rancune ou si quelqu'un a quelque chose contre nous, nous devons d'abord aller demander pardon à nos frères.

Le cœur de Caïn, cependant, est sans doute déjà rempli de jalousie quand il offre son don à Dieu. Dieu refuse son offrande, tandis qu'Il accepte celle d'Abel. La jalousie de Caïn atteint alors son paroxysme et il tue Abel : c'est le premier meurtre de l'histoire. Il est important d'ajouter qu'avant le meurtre, Dieu avait dit à Caïn de faire attention car il y avait comme une bête sauvage dans son cœur, Il l'avait mis en garde contre cette violence présente en lui. Cependant, Caïn tue son frère et Dieu lui dit : « Désormais, tu seras errant et tremblant sur toute la terre ». Lui qui était un cultivateur sédentaire deviendra un éternel voyageur. Caïn répond alors que cette peine est trop dure et qu'on le tuera. Dieu dit qu'Il veillera à ce qu'on ne le tue pas, Il le protégera. Ainsi, au moment même où Dieu corrige et

châtie Caïn de son crime, Il continue à veiller sur lui pour qu'il ne soit pas livré au désespoir. C'est l'assassin de son frère et cependant, Dieu continue à veiller sur lui. Voilà le récit auquel saint Jean fait allusion au verset 12.

Pourquoi Caïn hait-il Abel ? Abel n'avait rien fait de mal, au contraire. Caïn est jaloux de ce que son frère soit meilleur que lui. De même, à l'école, quand il y a un enfant qui est très consciencieux et qui fait bien tous ses devoirs, qui a de bonnes notes et ne triche pas tandis que son voisin veut tout le temps regarder au dessus de son épaule pour copier, ne risque-t-il pas de susciter la jalousie de l'autre ? L'élève paresseux et négligent va peut-être se mettre à avoir du ressentiment contre son camarade qui n'a rien fait de mal. Le Christ dit que le bien est comme une lumière qui fait ressortir les taches que l'on a en soi. Celui qui fait le bien, le chrétien authentique, est une lumière qui fait ressortir les taches sur l'autre. Celui-ci est alors jaloux et il hait celui qui fait le bien et qui fait ressortir son mal. Par conséquent, dans la mesure où les chrétiens seront vraiment des enfants de lumière – ce n'est malheureusement pas souvent le cas – le monde les haïra parce que leur lumière fera ressortir, par contraste, ce qu'il y a de sombre et de vénéneux dans le monde. Lorsque l'on a une chemise tachée brusquement mise en pleine lumière, la bonne réaction serait d'aller la nettoyer, mais l'on peut aussi rejeter la lumière pour que l'on ne voit pas la tache. C'est la réaction que l'on observe, par exemple, lorsque la presse révèle un scandale ou un mal qui a été fait, lorsqu'un dictateur qui torture est dénoncé par un journaliste ou un citoyen courageux. En présence de la mise en lumière du crime, au lieu de se corriger, le dictateur va emprisonner celui qui l'a révélé. Combien de fois dans l'histoire cela s'est-il produit !

Le seul remède efficace envers quelqu'un qui fait le mal ne consiste pas à lui faire des sermons, mais à l'aimer. Les gens méchants le sont souvent parce qu'ils n'ont pas été aimés, en particulier dans leur enfance. Ils en gardent une sorte de complexe, d'amertume, de dépit, voire de méchanceté. Disons-nous bien que ceux qui font le mal ont le plus souvent été mal aimés, maltraités ou méprisés durant leur enfance, qu'ils n'ont jamais eu un mot d'affection, de bonté, de tendresse et cela les a rendus durs. S'ils découvrent quelqu'un qui les aime, ils changent. Il n'y a que l'amour qui puisse les changer. Cependant, avec combien de tact faut-il se comporter pour que l'autre n'ait pas l'impression que l'on veut lui faire la leçon, pour qu'il ne se sente pas humilié. Il faut une extraordinaire délicatesse. Que l'autre sente qu'au fond, malgré ce qu'il est, on l'aime.

Que chacun d'entre nous fasse un effort tout particulier pour chercher le contact humain, dans son quartier ou dans son immeuble, avec tel ou tel musulman, tel ou tel juif, qui pour lui, jusqu'à présent, était comme un inconnu, tout au plus le saluait-on de la tête en le croisant dans la rue ou dans l'escalier. Allons plus loin, essayons de montrer une amitié, une fraternité envers les uns et les autres. À ce moment, peut-être, une mauvaise situation pourra être changée en bien. Dieu a une extraordinaire capacité à récupérer le mal pour en tirer du bien. À travers une maladie, Il arrive souvent à changer un cœur. Pourquoi alors, nous, les chrétiens, n'aurions nous pas la possibilité, dans une situation qui risque de tourner

au drame, de saisir au contraire cette situation pour créer une ambiance nouvelle, pour surmonter le racisme ? C'est la haine qui a tué Jésus, la Croix était le crime et le drame suprêmes, mais Dieu en a tiré la Résurrection et le salut des hommes. Le mal ne justifie jamais la haine. Nous devons donc essayer, non pas d'entamer des polémiques sur les situations politiques, mais quelle que soit l'opinion de l'autre, de lui faire sentir qu'il reste notre frère, que nous l'aimons bien, que nous cherchons un contact humain et affectueux avec lui.

Les hommes qui par le passé ont été victimes de racisme, que ce soient les juifs ou les musulmans, ont une grande susceptibilité parce qu'ils ont terriblement souffert dans leur chair. Il est essentiel qu'aujourd'hui ils sentent que nous ne sommes pas complices des crimes passés, mais que nous cherchons à les respecter et à les aimer. Si nous déployons ces sentiments et ces efforts, nous aiderons les uns et les autres à se rapprocher.

« Bienheureux les pacificateurs, car ils seront appelés fils de Dieu ! » Pacificateur ne signifie pas pacifiste. Le pacifisme peut souvent être exploité par le violent et le méchant pour faciliter sa violence contre la victime. Nous devons être des pacificateurs, c'est-à-dire des hommes qui essaient de provoquer le contact humain, le respect humain. N'hésitons pas à inviter à notre table tel ou tel homme d'une autre religion, d'une autre race, auquel nous n'avons pas jusqu'à présent adressé la parole, pour lui montrer que c'est un frère. Cela n'est-il pas la mise en pratique du sens même de l'Évangile ? Jésus a donné sa vie pour nous alors que nous étions encore ses ennemis !

Devenir des catalyseurs de fraternité

S'il y a bien une phrase de l'Évangile dont les gens abusent, il s'agit de : « Aimons-nous les uns les autres ». C'est si facile à dire et si dur à faire ! Ayons la pudeur des mots : ne nous servons du mot amour qu'après avoir aimé, jamais avant. Commençons par mettre en pratique le commandement. « Si quelqu'un possède les biens de ce monde et voit son frère dans le besoin et qu'il se ferme à toute compassion, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui ? » (v.17). Lorsque nous traitons notre voisin de palier en étranger, sans peut-être lui avoir jamais adressé la parole, comment osons-nous parler d'amour ? Qu'est-ce que cela coûte, ne fut-ce qu'un sourire donné à un étranger ? Cela brise la glace et fait circuler l'amitié et la fraternité. Soyons des catalyseurs de fraternité.

« Par là nous connaissons que nous sommes de la vérité et nous apaiserons notre cœur devant Lui » (v. 19). On ne dit pas couramment être de la vérité, mais plutôt dire la vérité, la découvrir ou la connaître. Saint Jean nous dit : faire la vérité, être des enfants de la vérité, et ici être de la vérité, lui appartenir, être ceux qui ont dans leur cœur l'Esprit de vérité, qui cherchent à voir les situations comme elles sont et non comme nous voudrions qu'elles soient, voir nos propres défauts avec plus de lucidité que ceux des autres.

Remarquez chez saint Jean ce lien permanent entre vérité et amour : « C'est devant Lui que nous apaiserons notre cœur ». Il ne peut y avoir d'amour dans notre cœur que s'il y a déjà vérité. Si l'on dissimule la vérité, on la dissimule d'abord à soi-

même, parce que les menteurs se mentent d'abord à eux-mêmes, ils ont peur de regarder les choses en face. Nous avons peur de reconnaître, même vis-à-vis de nous-mêmes, nos propres défauts. Remarquons toutes les justifications fausses que l'on se trouve quand on veut dire ou faire quelque chose en se donnant bonne conscience. Quand on fait quelque chose d'intéressé, ou même simplement de paresseux, on est menteur, on n'est pas dans l'Esprit de vérité. On se cherche de bonnes excuses, de bonnes raisons de ne pas faire certaines choses dont on n'a simplement pas envie. Ne pas se mentir à soi-même, c'est cela le début d'être « de la vérité ». Lorsque notre motif est tout simplement la paresse, ne disons-nous pas : « Il n'est pas nécessaire que..., je n'ai pas besoin de... » plutôt que : « J'ai la flemme de... » ? Voilà ce que l'auteur du psaume appelle trouver des excuses à son péché.

Il y a un effort permanent à accomplir pour être de la vérité, alors cela « apaise notre cœur », ce qui est nécessaire pour pouvoir aimer. Tant que l'on vit dans le mensonge, peut-on vraiment aimer ? Tout commence par l'intérieur : commençons déjà par ne pas juger l'autre. Quand nous accusons l'autre dans nos pensées, nous sommes en train de tuer l'amour en nous. Essayons d'être indulgent vis-à-vis de l'autre dans nos propres pensées, de nous dire : « Est-ce que je ne l'accuse pas à tort ? N'a-t-il pas été un mal-aimé ? N'est-il pas malheureux ? Que pourrais-je faire pour lui ? » On aimerait tellement, lors d'un malentendu ou d'une dispute, prouver que c'est de la faute de l'autre. Alors on cherche intérieurement les arguments pour se justifier soi-même et accuser l'autre, on est tout content de trouver un ami qui sera de notre avis et nous donnera bonne conscience en découvrant lui aussi des défauts chez l'autre.

Commencer par rendre un service à l'autre, c'est déjà quelque chose. Quand on a rendu un service à quelqu'un, on s'attache à cette personne et on commence à avoir de l'affection pour elle. N'attendons pas d'avoir de l'affection pour quelqu'un pour lui rendre service. Il est très difficile de rendre service à l'autre sans l'humilier, il faut beaucoup de délicatesse. À partir de ces actes, on commence à s'intéresser à la personne et, au fond, à l'aimer, alors qu'auparavant, on la détestait peut-être. Il faut sortir de l'engrenage, ce n'est pas du jour au lendemain que l'on arrive à aimer quelqu'un. Il faut commencer par lui trouver des circonstances atténuantes, changer notre regard sur lui, puis lui rendre service, s'intéresser à lui, essayer de découvrir les difficultés qu'il a pu rencontrer dans la vie, s'attacher petit à petit à lui. C'est là un but de vie, en prenant exemple sur Celui qui nous a tellement aimés qu'Il a donné sa vie pour nous, qu'Il a aimé ceux-là même qui Le clouaient à la Croix et Lui crachaient au visage. « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Il donnait la vie éternelle à ceux qui étaient en train de Le torturer et de Le tuer. Ne disons pas : « Oui, mais Il était Dieu ! » car Il était aussi pleinement homme et c'est en tant qu'homme qu'Il a fait tout cela. Il est Dieu devenu homme. Certes Il n'avait pas cessé d'être Dieu, mais c'est avec sa volonté d'homme qu'Il accomplit tout cela. Nous pouvons et nous devons donc essayer d'en faire autant. Nous aussi, nous dit saint Jean, nous devons donner notre vie pour nos frères.

Amour et foi se tiennent

« Et voici son commandement : adhérer avec foi à son Fils Jésus Christ et nous aimer les uns les autres » (v. 23). Saint Jean ne sépare pas la foi de l'amour, de même qu'il ne séparerait pas la vérité de l'amour. Pour aimer, il faut adhérer avec foi au Christ Jésus et pour cela, il faut aimer : les deux aspects se tiennent. Aimer sans foi risque de devenir de la sentimentalité ou de la passion et croire sans amour risque de devenir de l'hypocrisie ou du pharisaïsme. Aimer l'autre, c'est découvrir Dieu en lui : « Ce que vous ferez au plus petit de mes frères, c'est à Moi que vous l'aurez fait. » Si on l'aime sans cette foi, l'amour dérive facilement en désir de puissance et en jalousie. Beaucoup d'éléments terribles peuvent alors rentrer dans l'amour, s'il n'est pas lié à la foi en Dieu. Inversement, si la foi ne s'exprime pas par un amour sincère, c'est une foi en paroles et non plus dans le Dieu d'amour, dans le Christ. L'Évangile ne sépare jamais foi et amour, pas plus qu'il ne sépare amour et vérité, parce que le Christ est tout cela à la fois.

La promesse du verset 24 est un encouragement pour nous : « Celui qui garde ses commandements demeure en Dieu et Dieu en lui. Par là, nous reconnaissons qu'Il demeure en nous, grâce à l'Esprit dont Il nous a fait don. » Si nous adhérons avec foi au Fils de Dieu et que nous nous aimons les uns les autres, alors Dieu demeure en nous et nous demeurons en Lui, nous Le reconnaissons par l'Esprit Saint dont Il nous a fait don. Ce chapitre se termine par un sommet. C'est pourquoi un grand saint orthodoxe, saint Séraphim de Sarov, à son disciple qui lui demandait : « Père, dis-moi quel est le but de la vie », répondait : « L'acquisition du Saint Esprit ». Si nous avons Dieu dans notre cœur en la personne du Saint Esprit, Lui qui est Esprit de vérité et Esprit d'amour, nous aurons et la vérité et l'amour et la foi. Nous aurons tout. Il est tout. Il est le trésor de tous biens et le donateur de vie. Il y a là comme un cercle, parce que d'une part, si nous gardons les commandements, nous aurons Dieu en nous, mais inversement, si nous invoquons l'Esprit Saint et que nous L'avons en nous, nous garderons les commandements. Peu importe par quel bout l'on commence, si possible par les deux en même temps. Mais la plénitude vient lorsque l'Esprit de Dieu habitera en nous : alors Il nous apportera et la foi et l'amour et la vérité. Commençons par n'importe quel bout, par le plus petit effort de ne pas mentir et de ne pas haïr, alors nous enclencherons le mécanisme de l'amour et de la vérité qui nous mènera vers l'Esprit de Dieu !

NOTES

1. Jn 3, 16.
2. Jn 17, 9.
3. Gn 1, 27.

4. Cf. Mt 25, 40.
5. Cf. 2 Cor 6, 1.
6. Jn 1, 45-46.
7. Jn 1, 38-39.
8. Ap 3, 20.
9. Mt 5, 3.
10. Mt 5, 23-24.